

en effet descendre, un matin, d'une automobile de louage, une enfant de dix-huit ans accompagnée d'une dame âgée qui repartit presque aussitôt. Les deux espions domestiques ne purent même pas lui poser une seule question. S'ils avaient été très étonnés d'apprendre qu'il allait y avoir une personne de plus dans la maison, ils le furent bien davantage de constater que la nouvelle venue appelait la marquise ma tante et que celle-ci la tutoyait.

— « Faut-il que Madame soit *roublarde* tout de même!... » disait Joseph, le soir, à sa femme. Et la brutalité de ce terme décelait la rancune qui commençait à gronder en lui. « Si elle tutoie cette petite, c'est qu'elle la voit depuis longtemps et souvent. Alors comment a-t-elle trouvé le moyen sans que tu en aies même l'idée? »

— « J'avais bien remarqué ses sorties, qui me semblaient suspectes. Je croyais que c'était pour un autre motif... Oh! oui, c'est une *roublarde!* »

Ce cri de Constance, écho de celui de son mari, eût effrayé la marquise Palmi, si elle avait pu l'entendre. A quel degré d'immoralité était donc descendue cette femme de chambre de tout repos, croyait-elle, et que sa maîtresse s'était tant appliquée à former? Les anciens disaient que les dieux punissent nos entreprises coupables en les faisant réussir? « Quand l'opulence d'un mortel injuste est à son comble, » écrivait le vieil Eschyle, « elle devient féconde. Et le rejeton de cette fortune heureuse est une irréparable misère. » Il y a, certes, une évidente disproportion entre les mythes

profonds du paganisme et des incidents de cette médiocrité : les troubles infligés à une ancienne petite actrice qui pose à la rentière correcte par la déconvenue de son maître d'hôtel et de sa femme de chambre. Et, cependant, comment ne pas se rappeler Némésis et ses inévitables atteintes devant la secrète logique de cette situation : une femme équivoque déploie, à établir sa fortune, des qualités d'observation et de volonté réellement incomparables. La scélérateuse initiale de son existence se dissimule sous toutes les parures du décorum le plus surveillé. Dans ce milieu d'une apparente honorabilité, deux êtres simples se rencontrent. Ils ont des habitudes de travail et de probité, de dévouement même. Et, à la première tentation, deux aigrefins se révèlent, — pis que cela : l'atmosphère de mensonge où ils vivent en a fait deux criminels.

III

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que la personne, objet de cette révolte cachée, était installée dans le petit appartement préparé pour elle, et la vie continuait à l'hôtel Palmi, sans que rien fût changé, en apparence, dans cette maison si parfaitement montée. Les habitués des dîners, les Raymond Casal, les Félix Miraut, les Guillaume

Duclos, les Jacques Molan, les Firmin Nortier, les Moreau-Janville, les Delattre, les Bonneville, ces vieux et jeunes routiers de Paris, et qui croyaient si bien tout connaître de leur hôtesse, avaient, eux aussi, éprouvé une surprise, quand Laure leur avait présenté la nouvelle venue. Elle la leur avait donnée, à tous, comme sa nièce. Qui était-elle vraiment? Ils avaient vu entrer dans le salon une enfant de dix-huit ans, habillée avec cette entente savante de la toilette, un des secrets de la patronne du logis. Où Mlle Louise Vaucroix — c'est sous ce nom que Laure l'introduisit — avait-elle été élevée? Les plus adroits n'arrivèrent pas à démêler ce mystère. La soi-disant tante et la soi-disant nièce étaient également expertes dans l'art de ne jamais parler d'elles-mêmes. Le mot de couvent fut prononcé. Ce terme signalétique des éducations féminines du type traditionnel ne fut accompagné d'aucun commentaire. Laure eut soin d'ailleurs de ne produire cette nièce inattendue qu'à des intervalles soigneusement ménagés. Quoiqu'elle maintînt le ton de la conversation, chez elle, à un diapason rare, vu la liberté actuelle des propos du monde, la présence d'une jeune fille gêne toujours une tablée composée uniquement d'hommes. Les soirs de grands dîners, une fois sur six, Louise mangeait seule. Elle ne paraissait que vers les dix heures. Elle avait d'ailleurs des façons si surveillées, quoique très naturelles, qu'elles excluaient toute idée de cette familiarité dangereuse, énigmatiquement baptisée du nom de *flirt*

par nos voisins d'outre-Manche. *Flirt* vient de *fleureter*, jolie expression de notre vieux langage, avec laquelle la pruderie britannique pare de grâce des manèges plutôt équivoques. Les Anglo-Saxons pourraient, il est vrai, répondre que l'absence de familiarité n'est pas un brevet de vertu, et que la coquetterie du flirt est souvent plus innocente que certaines bonnes tenues. Laure Palmi en était un exemple. Un trait frappant de l'aventurière était justement une allure discrète et réservée, toute pareille à celle de sa protégée. Un observateur réfléchi aurait distingué, rien qu'à cela, une profonde identité de leurs natures. Il y fallait une hérédité de mère à fille, trahie d'ailleurs par tant de signes. La sveltesse de Louise, ses yeux bleus et leur regard, la petitesse de ses dents, un peu courtes comme celles de Laure, très bien rangées en haut et légèrement croisées en bas, la nuance châtain cendré des cheveux, son teint rose aux lumières et vaguement doré au jour, certaines notes graves dans la voix, tout racontait une parenté que la marquise eût peut-être avouée, — si elle avait eu dix ans de plus. Ou plutôt, non. Elle ne l'eût pas avouée. Il y avait en elle, mis au service de ses intérêts, mais les précédant, mais les dominant, un goût inné du secret, une habitude, tournée en besoin, de tout cacher dans sa pensée et dans sa vie. Les femmes qui ont, comme elle, conduit leur fortune à travers les difficultés sans cesse renouvelées de la situation la plus fautive, la galanterie vénale qui veut de l'honorabilité, ressemblent un

peu à ces trappeurs de la Prairie, dont les récits, aujourd'hui si rétrospectifs, de Cooper évoquent les silhouettes toujours aux aguets. C'est une merveilleuse retenue du geste et de la parole. Le mensonge par prétérition est le procédé instinctif de ces femmes qui connaissent trop la redoutable portée de l'adage arabe : « Le mot que tu n'as pas dit est ton esclave; celui que tu as dit est ton maître. » La prétendue Louise Vaucroix, inscrite à l'état civil comme née de père et mère inconnus, était bien la fille de Laure. Celle-ci l'avait eue dans les toutes premières années de sa hasardeuse existence. Elle ne savait réellement pas de qui. Ce trait définit, mieux que vingt pages d'analyse ou d'anecdotes, les équivoques et malpropres débuts de l'aventurière. Qu'à cette époque, elle n'eût fait endosser la responsabilité de cette naissance à aucun des hommes qu'elle trompait savamment les uns avec les autres, quel trait plus significatif encore ! Son talent a toujours été de ne jamais montrer les griffes, de passer pour l'amie désintéressée dont on n'a rien à craindre, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Une absence de quatre mois dans le Midi — elle était alors au théâtre — sous le prétexte commode d'une crise de neurasthénie, et l'enfant était née, aussi clandestinement que si la petite Le Robert, du Vaudeville, avait eu quelque part un mari à qui cacher ce signe accablant d'une trahison. Confiée d'abord à des paysans, près de Valescure où Laure avait accouché, Louise n'avait pas cessé d'être suivie par sa mère du regard le

plus attentif. Encore ici, la future marquise avait eu la chance, ou mieux, la sagacité de choisir d'abord une nourrice, puis une famille des environs de Paris, puis un couvent, dont ses projets d'absolue discrétion n'eussent rien à redouter. La fable racontée aux uns et aux autres, celle d'une orpheline à elle confiée, par une demi-sœur morte en couches, avait été acceptée et répétée si fidèlement que Louise, lors de son arrivée à l'hôtel Palmi, n'en avait jamais discuté l'exactitude, fût-ce vis-à-vis d'elle-même.

Que pensait cependant cette jolie enfant, après une année d'intimité quotidienne avec celle que Casal appelait volontiers *Machiaveletta*? Soupçonnait-elle dans quel milieu on la faisait vivre? Devinait-elle que cinq des convives de ces dîners sur dix représentaient, pour sa pseudo-marraine, une liaison de quelques semaines, de quelques jours parfois? — Toujours le, ou plutôt les clous d'or! — La Dame de la rue de La Baume en avait collectionné de quoi clouer tout le damas vert pâle des deux salons, dont elle faisait les honneurs avec sa grâce familière, si naturelle, semblait-il, en réalité si dosée. Dans leurs conversations en tête à tête, l'échappée de couvent avait-elle discerné quels rapports réels l'unissaient à cette bienfaitrice, sa sosie au moral et au physique aussi, à vingt ans de distance? N'y avait-il jamais eu entre elles de ces détentes d'émotions qui mettent soudain aux lèvres d'une mère un irrésistible : « Ma fille... » et aux lèvres de la fille, un : « Ma

mère... » après lequel tout est dit? Mais non. Le dressage de dissimulation auquel Laure devait sa réussite était trop constant. L'habitude faisait vraiment pour elle de la duplicité une seconde nature, invincible comme l'autre. L'émotion replie et noue ces cœurs-là, au lieu de les ouvrir. L'hypocrisie, Molière a bien marqué ce trait dans ce modèle des pièces-portraits, *Tartufe*, l'hypocrisie, poussée à un certain degré, suppose une rare vigueur d'âme. Il faut, pour suffire à ces *quant-à-soi*, prolongés des années, un tempérament ferme et fort chez qui, par conséquent, les passions soient violentes, mais concentrées. Ce Tartufe gourmand et libertin, orgueilleux et avide, vibre, soyez-en sûrs, et jusqu'à la racine de son être, sous l'« inef-fable douceur » du regard d'Elmire, comme il dit lui-même. Son sang pousse dans toutes ses veines une ondée brûlante quand il crie à sa victime, son feutre en tête :

La maison est à moi...

Mais la maîtrise de soi reste entière malgré la tempête intérieure. Tartufe continue de ruser, même dans ces minutes de crise passionnelle où il va étreindre ce qu'il désire, du moins il le croit, séduire Elmire, posséder l'héritage convoité. Il est *l'imposteur*, à qui l'agonie même n'arracherait pas un cri de vérité. Sa vérité, à lui, c'est de se défendre, en se ramassant par une sorte d'instinct rétractile qui tient du réflexe, tant il est spontané, comme l'abaissement de la paupière sur la pu-

nelle qu'une pointe menace. Combien de fois Laure avait-elle, depuis ces quelques mois, frémi tout entière à la seule entrée de sa fille dans la chambre? Combien de fois la fierté et la tendresse lui avaient-elles réchauffé le cœur à constater la beauté de Louise, ses manières fines, son art inné de porter la toilette et l'impression de charme produite sur tous? Mais la prendre dans ses bras, la presser contre elle dans un geste d'aveu, elle ne l'avait jamais fait, et d'autant moins que la petite n'avait provoqué aucun mouvement de ce genre. Elle non plus ne paraissait pas éprouver le besoin de l'expansion quand elle était émue. L'était-elle jamais? Si étrange que cela puisse paraître, la personne qui se posait cette question le plus souvent et avec le plus de tristesse intérieure, c'était la mère. Du moins, elle en parlait sans cesse au seul des assidus de son salon qui sût la vérité sur la naissance de sa fille.

Cet homme, qui a joué un rôle décisif dans ce petit drame de vie Parisienne, portait, il porte toujours, un de ces vieux noms de l'histoire de France, perdus dans les Mémoires du seizième siècle, le plus beau monument peut-être et le plus inconnu de notre littérature. Il s'appelait Colombières et il descendait du capitaine Colombières, qui commandait à Saint-Lô, lors de l'assaut donné à la ville au mois de juin 1574. C'est ce Colombières qui cria, du haut des remparts, à Montgomery, prisonnier des assiégeants, et qu'on avait mené au pied de la brèche pour exhorter l'obstiné à se rendre : « Non! non! mon capitaine, je n'ai pas le cœur si

poltron que de me rendre pour être mené à Paris servir à ce sot peuple de passe-temps et de spectacle, en une place de Grève, comme je m'assure qu'on vous y verra bientôt. Voilà le lieu (montrant la brèche) où j'ai résolu de mourir, et où je mourrai possible dès demain, et mon fils auprès de moi... » *Ce qui advint*, ajoute sans commentaire le chroniqueur qui nous a conservé ce magnifique discours d'un soldat. De la brèche de Saint-Lô au gynécée suspect de la rue de La Baume, où le dernier héritier de ce héros fréquentait quotidiennement, quelle distance ! L'ironie de contrastes pareils se renouvelle dans le Paris contemporain, hélas ! trop souvent, à l'occasion de personnages encore plus glorieusement nommés que le descendant du capitaine huguenot. Tous ceux qui savent un peu d'histoire ont deviné, rien qu'au dialogue avec Montgomery, de quel côté combattait le seigneur de Colombières, dans les guerres religieuses d'alors. Il avait un second fils que le roi de Navarre, le futur Henri IV, prit avec lui, et qui se distingua, très jeune encore, à la prise de Cahors. Ce Colombières-là était, comme le Bourbon, son maître, aussi politique que brave. Lors de l'abjuration de 1592, il jugea très sagement qu'une autre époque commençait. Il fut du petit nombre des gentilshommes réformés qui se convertirent avec le roi. La fortune de la famille s'en trouva si bien qu'au mois de décembre 1673 des lettres patentes, enregistrées le 15, érigèrent Colombières en duché-pairie pour Armand, l'arrière-petit-fils du défenseur

de Saint-Lô. Le nouveau duc, colonel-général des dragons, lieutenant-général, chevalier des Ordres, gouverneur de Cambrai, premier écuyer du roi, a été portraituré par Saint-Simon dans une page certainement injuste, — car de telles fortunes supposent tout de même un talent, — certainement fondée aussi, car notre réputation nous ressemble toujours par quelque côté : « C'était, » dit Saint-Simon, annonçant sa mort, « un homme obscur, frénétique et débauché. » Ces lignes du célèbre mémorialiste peuvent n'être pas très exactes, appliquées au grand seigneur du dix-septième siècle. Elles deviennent saisissantes de divination, quand il s'agit du duc de Colombières actuel, celui qui servait de confident à Laure Palmi et auquel j'arrive. En 1910 — cette histoire se passait l'année dernière — l'actuel duc de Colombières avait cinquante-cinq ans. Séparé de sa femme vingt ans auparavant, il s'était presque entièrement retiré de son monde, auquel il ne tenait plus guère, malgré d'innombrables cousinages, que par sa fréquentation assidue au cercle de la rue Scribe. Des magnifiques apanages de sa maison, Philippe de Colombières n'a eu, à sa majorité, que cent cinquante mille francs de rente. Avec la dot de sa femme, une demoiselle de Mégret-Fajac, il pouvait mener la vie d'un homme de son rang et vieillir dignement. Au lieu de cela Mme de Colombières a fini de vivre en province, avec sa fille, — elle est morte en 1907, — à demi ruinée, et le duc n'a pas douze mille francs par an à dépenser, dans une existence

qui serait complètement dégradée, s'il n'avait pas été, à la lettre, recueilli par la marquise Palmi. Tout a fondu, misérablement, dans des à-coups impossibles à définir, sinon par les termes de Saint-Simon. Par moments, ç'a été le jeu. Et l'on a vu Philippe perdre des cinq mille louis, dans une nuit, à une table de tripot — obscurément, en effet, comme son ancêtre, et frénétiquement. D'autres fois, ç'a été une aventure de femme, pas même, de fille, et l'on a vu Philippe offrir pour cent mille francs de perles à des créatures qui ne se cotaient pas elles-mêmes au millième d'une somme pareille. Ç'a été aussi, à certains moments, des fastuosités extravagantes, des fêtes données dans des restaurants où les fleurs seules coûtaient deux cents napoléons, et, au dessert, l'amphitryon demandait aux dames si elles voulaient aller au théâtre et où. Sur quoi, il tirait de sa poche les coupons de la grande avant-scène à l'Opéra, aux Français, au Vaudeville, aux Variétés, au Gymnase, à la Renaissance, à la Porte-Saint-Martin. Il les avait toutes prises pour que ses invitées pussent choisir. Elles choisissaient, et on allumait les cigares et les cigarettes avec les coupons inemployés. Le lendemain, c'était quelque spéculation, entreprise absurdement, sur l'indication d'un employé d'un Crédit quelconque, où le duc avait son compte de chèques. Puis des voyages, des chasses, des duels, le tout avec cette violence impulsive dont les volte-face contradictoires ne permettent pas de discerner la vérité intime d'un tempérament.

Toujours *l'obscur dans la frénésie*. Au physique, le duc était petit, court sur jambes, avec de larges épaules. Depuis qu'il grisonne, le caractère velu de son bestial visage s'exagère encore : le poil lui sort de partout, des oreilles, des narines, du cou. Il n'a pas perdu un seul de ses cheveux, qu'il porte taillés en brosse. Ils font une calotte épaisse, drue et basse, à son crâne dont la forme ravirait ce phrénologue qui, fouillant un ancien cimetière de nobles à Montpellier, découvrit que l'aristocratie conquérante, en France, est dolicocephale ! Une chose est certaine : ce petit homme trapu, à l'œil bleu clair sous des sourcils broussailleux, toujours habillé excentriquement, témoin le haut de forme en drap brun dont il se coiffe, trouve le moyen d'avoir grand air, avec ses grosses bottes, ses goûts de cocher, ses paletots mastic, ses cravates trop vives et son éternel cigare. C'est une tenue de book-maker, et il n'en est pas moins M. le duc, comme sous l'ancien Régime. Une espèce d'autorité impérieuse émane de son étrange personnage. Vous pourriez vous colleter avec lui, essayer avec lui des *upper-cut* et des *cross*, des *hook* et des *swing*, dans une passe de boxe, le sport dont il est le plus friand. Vous pourriez vous griser avec lui, les petites varicosités de ses narines attestent qu'il cultive la dive bouteille. Vous n'imagineriez pas une minute que vous pourriez être familier avec lui. Il rit haut. Il coupe ses phrases avec des *hein!* qui rappellent les chevaux qu'il a tant aimés. Il parle un jargon d'écurie, de tripot et de bar. Voici qu'il

a une façon de vous regarder, de poser sa voix, d'esquisser un geste. Vous avez devant vous un grand seigneur. Ce n'est pas un préjugé dû au prestige de son nom. N'importe qui éprouve cette impression. Voyez-le descendre d'un fiacre, flatter l'encolure du cheval, lui regarder les dents en connaisseur, pendant que le cocher compte la monnaie à lui rendre. Un petit garçon pâtissier passe en sifflant, qui écrit des grossièretés sur tous les murs et attrape tous les passants. Il effleure ce vieux monsieur. Celui-ci se retourne. Et le petit garçon continue sa marche sans plus siffler de dix minutes. Son dandinement de voyou s'est fait timide. Il vient d'être gêné par la haute mine de ce *panné*, chez lequel l'animal de race survit à tout. Les Colombières ont dans leur blason, trop compliqué pour que l'on rapporte ici ce véritable rébus héraldique, des aigles et des colombes, avec cette devise : *Si pacem affers, columba, si bellum, aquila* (1). Et il y a de l'aigle, du féroce oiseau toujours inquiet dans le profil et dans la prunelle du gentilhomme, dégradé par ses vices et ses folies. Essayez donc de le lui dire.

Les contraires s'attirent, dit un proverbe qui fournit du moins une explication commode à cet autre rébus : une liaison entre une femme aussi prudente, aussi avisée que Laure, et un brûle-tout, un homme à coup de boutoir et à coup de tête, un

(1) Si tu apportes la paix, je suis une colombe, si c'est la guerre, je suis un aigle.

braque à foucades, comme celui-là. Mais explique-t-on jamais la vie et ses concordances inattendues qui veulent que deux êtres se rencontrent au moment précis où ils ont besoin l'un de l'autre? Quand Philippe de Colombières avait été présenté à la marquise Palmi, celle-ci se trouvait intriguée à vide, si l'on peut dire. Elle avait tout atteint des ambitions que sa nature, essentiellement raisonnable et raisonneuse, concevait comme possibles. N'étant pas de celles que le succès rend chimériques, cette volontaire n'avait plus rien à vouloir. L'entrée de Colombières chez elle lui avait donné l'idée qu'elle pourrait cependant troquer le nom, distingué mais par trop exotique, de Palmi contre un autre. Le mot célèbre : « Une duchesse a toujours trente ans pour un bourgeois » est peut-être plus vrai, si l'on intervertit le genre des deux mots. Colombières, Laure le vit bien vite, était un faible et que les moindres attentions devaient prendre. Il était, d'autre part, à la veille d'être veuf. La veuve de Vincenzo Palmi avait, dans sa pensée, et depuis des années, médité et repoussé bien des projets de remariage. Celui-là la fixa pour un motif, autre encore que la vanité d'avoir, sur les panneaux de son automobile, les huit fleurons d'or à feuille d'ache de la couronne ducale et le manteau d'azur fourré d'hermine autour de l'écusson. A peine eut-elle connu Colombières qu'elle essaya de mettre un peu d'ordre dans le gâchis de cette existence. En cela, elle obéissait au plus profond de ses instincts : le goût de l'influence et celui du

rangement. Six mois après la présentation du duc rue de La Baume, les amis de Philippe pouvaient remarquer en lui de tout petits mais significatifs changements : moins de laisser aller dans sa tenue, plus de sobriété dans ses beuveries, un adoucissement de ses propos. Il lui arriva, au *Club*, en causant Bourse, d'indiquer comme bons des placements qui l'étaient réellement. Il régla quelques dettes criardes, ce qui supposait que ses affaires d'argent marchaient moins mal. Vous devinez que Laure l'avait tuyauté. Enfin, on le vit apparaître dans les restaurants, au théâtre, chez la marquise elle-même, flanqué d'un grand jeune homme qui n'était autre que son fils. Le jugement de séparation prononcé entre lui et sa femme lui avait laissé ce garçon. La fille, je l'ai déjà dit, avait été laissée à la duchesse, et, après la mort de la mère, donnée à sa grand'mère Mégret-Fajac. Le père avait remis l'enfant au collègue d'abord, puis chez sa propre femme, et, celle-ci devenue trop malade, chez la même grand'mère. Qu'il l'eût repris chez lui, fût-ce afin de l'associer à une existence dangereuse pour un jeune homme de vingt ans, c'était le signe que son égoïsme se détendait, qu'il concevait à nouveau quelque idée de devoir et de responsabilité. Ce vague renouveau de sens moral aboutissant à ce résultat singulier : la présence habituelle de Guillaume de Colombières — c'était le nom du fils — chez la maîtresse du père, c'est de quoi indigner ou faire sourire, suivant l'humeur. Mais dans un certain Paris, celui qui touche au théâtre

et à la haute galanterie, les anomalies de la conscience et de la sensibilité sont la norme. Laure Palmi était de très bonne foi en considérant qu'elle avait tiré Colombières de la boue. Elle lui en gardait cet attachement du bienfaiteur pour l'obligé, dont Labiche a tracé, dans un vaudeville fameux, la caricature un peu grosse mais justement observée. Elle essayait, toujours avec bonne foi, d'avoir la même influence heureuse sur le jeune homme. Elle se préparait à jouer, auprès de lui, le rôle de belle-mère, quand l'heure serait venue. Elle aurait bien voulu hâter cette heure. Mais plus elle connaissait Colombières, plus elle s'en rendait compte : Philippe gardait dans le caractère des parties dangereuses et cachées, des capacités de brusque révolte. Il fallait que l'idée de ce mariage lui fût non pas imposée, mais suggérée, par l'accoutumance, par la crainte de perdre un intérieur où il était si bien *at home*. Tout en maintenant, dans leurs relations extérieures, une irréprochable décence, la marquise avait subordonné peu à peu son salon à celui dont elle rêvait de porter un jour le nom. La confiance de sa maternité avait eu le même but : se faire estimer, prouver qu'elle n'était pas indigne de ce nom. La simple transcription d'un entretien entre les deux amants achèvera de préciser leurs rapports. Il avait lieu la veille du jour où l'événement, le plus facile à prévoir cependant, et, comme il arrive, le plus inattendu, devait mettre ces deux êtres en face l'un de l'autre, avec de tout autres sentiments — ou

plus simplement avec leurs sentiments vrais. On verra, par cette conversation, combien ils soupçonnaient peu une vérité pourtant inscrite, et si visiblement, dans les données parmi lesquelles ils se mouvaient. La limitation de l'intelligence, chez les personnes trop calculées comme était Laure, réside dans cette force même de calcul. Elles finissent par ressembler à ces savants distraits, admirables observateurs de ce qu'ils regardent, mais qui ne voient plus que ce qu'ils regardent. Le duc, lui, était trop passionné pour ne pas vivre dans des mirages. Les gens de ce type, impulsifs, brusques et toujours sur l'œil, sont comme le cheval qui s'affole devant son ombre. Etre en rapport avec quelqu'un, pour eux, c'est le construire d'après l'état de leur sensibilité. C'est dire que ce père et cette mère étaient les gens les moins capables de déchiffrer une énigme cependant si claire : Guillaume et Louise se rencontraient sans cesse. Ils étaient les deux seuls jeunes gens qui fréquentassent le salon de la rue de La Baume, peuplé de trop d'amis anciens pour que le Quadragénaire n'y dominât point. Quelle impression ce garçon de vingt et un ans avait-il produite sur cette fille de dix-huit — et réciproquement ? Ni Colombières ni sa maîtresse ne s'étaient encore avisés d'y songer. Mais voici cette conversation.

— « A qui le dites-vous ? » avait répondu Laure, à une phrase de son interlocuteur sur l'ingratitude des enfants. Elle avait eu, pour prononcer ces quelques mots, sa physionomie des heures de

déception, que son amant connaissait bien. C'était alors, chez cette femme si décidée, si nette, comme une décomposition de tous les traits. Dans ces instants-là, elle ne jouait pas la comédie. La tension excessive de telles existences ne va pas sans de profondes usures qui confinent sans cesse à la neurasthénie.

— « Hein ? Mais Louise est parfaite pour vous, » avait repris Colombières. « Je la regardais encore, tout à l'heure, vous aider à servir le thé, et si gentiment ! »

Il était sept heures moins le quart. Le seul aspect du salon révélait que la marquise Palmi avait eu, comme à l'habitude, plusieurs visites : fauteuils et coussins déplacés, tasses vides posées sur la table à thé, rôties et gâteaux manquant dans les assiettes ; et le duc continuait :

— « Elle se forme tout à fait, cette petite. Elle sera une Dame, je vous assure... Et si prévoyante, si attentive!... Qu'avez-vous à lui reprocher ? Hein?... »

— « Ça, » fit la mère, « que tout, chez elle, est attention. Oui. Attention et volonté. Jamais un élan, une spontanéité. Il y a des instants où j'ai tellement envie de lui dire ce que je lui suis, pour lui arracher un cri du cœur. Et puis, je me tais. Il le faut, pour elle et pour moi. Une mère doit compte de sa vie à sa fille ; une protectrice, non. Enfin, je m'en tiens aux raisons que vous savez. J'ai ce principe : ne jamais défaire, dans des minutes d'émotion, les choses que l'on a décidées

dans des minutes de réflexion. Tout de même, si elle m'aimait davantage, elle serait plus confiante, plus ouverte... »

— « C'est de la timidité, » dit Colombières, « au lieu que Guillaume... » — ici l'éternel « hein ! » — « il sait qu'il est mon fils, lui, et rien, rien... Je ne l'embête pas de morale, pourtant. Hein ? Je ne demanderais qu'à être son camarade, et c'est des silences!... Croiriez-vous qu'il sort sans cesse le soir, pour rentrer à des deux et trois heures du matin?... Ce serait naturel qu'il me dît : « Nous nous sommes joliment amusés, hier, papa... Nous étions un Tel, un Tel et une Telle. » Mais oui, » insista-t-il, sur un geste de protestation de Laure. « Vous me voyez l'empêchant d'avoir une maîtresse ? Hein?... J'ai à tous moments l'envie de lui parler, moi. Il me suffirait de l'attraper sur ses sorties nocturnes. Et puis, je fais comme vous, je me tais. Pourquoi ? Hein ? Parce que je l'aime, ce pauvre gosse. Ah ! ma chère amie, que vous avez eu raison malgré tout de me le faire reprendre chez moi ! C'est si bon de se sentir père. Seulement, je voudrais que, lui, il se sentît fils. »

— « Il faut bien payer un peu!... » répondit Laure.

Qui eût entendu cette phrase prononcée presque solennellement par la jolie bouche de cette pécheresse en eût éprouvé une forte impression d'une ironie qui aurait eu tort à demi. En avançant dans la vie, Laure a pris une habitude de *moraliser*, devenue presque sincère. Et pourquoi même

presque ? Un boursier, sans scrupules dans les grandes affaires qu'il brasse, est-il un hypocrite lorsqu'il découvre une erreur à son profit, en vérifiant le livre de son maître d'hôtel et qu'il se refuse à en bénéficier ? « Vous vous êtes trompé de dix francs. Ce n'est pas deux cent vingt que je vous dois : c'est deux cent trente. Soyons honnêtes. » Dans tous les domaines, le soin du détail produit un goût de la correction si voisin de la vertu qu'inversement une vieille drôlesse qui a su bien administrer, centime par centime, une fortune mal gagnée, est sincère en traitant de coquine la femme de chambre qui lui majore sa note. A jouer son rôle de conseillère intelligente, d'amie compatissante et délicate, de directrice de conscience, ne souriez pas, Laure est arrivée à des façons de parler et de penser qui la préparent à un dernier avatar, si elle ne meurt pas auparavant, il est certain : celui des œuvres.

— « Oui, » insista-t-elle, « vous savez que c'est ma conviction. C'était celle d'un homme qui n'était pas un niais, Napoléon. « Tout se paie, » répétait-il à Sainte-Hélène. Nous avons trop négligé nos enfants, mon ami, et nous le payons... »

— « En voilà des farces, » répondit le duc en s'esclaffant. Comme beaucoup de gens de sa caste quand ils se déclassent, il pensait avec passion contre son milieu originel. Le fils d'un dévot, et qui ne croit plus, a toujours l'impiété outrageante. Le duc affectait un nihilisme religieux qui n'avait d'égal que son scepticisme politique. Les grands

seigneurs ont-ils si tort de trouver plaisante l'indignation contre les nouveaux révolutionnaires chez les bourgeois dont les pères ont si durement déposé leurs aïeux ?

— « Payer quoi ? » insista-t-il. « Quoi ? Et à qui ? Hein ? »

Et il s'ébroua dans un nouveau rire gouailleur qui parut peiner Laure. Elle mit sa main doucement sur le bras de son « ami ». Si cet euphémisme n'existait pas, elle l'eût inventé.

— « Vous ne croirez donc jamais à rien, Philippe ? Je vous assure que ça vous portera malheur. »

— « Et moi, je te dis que tu finiras dans la calotte, » dit le duc en changeant subitement de ton, et il prit la taille de son « amie » — ménageons toujours les susceptibilités de Laure — avec un geste de soudard contre lequel elle ne se défendit pas. « Si mon fils, à vingt ans, n'était pas un lascar, il ne serait pas mon fils. Hein ? Et c'est bien mon fils ! Ce dont je me plains, c'est qu'il ait ce côté en dessous, clérical et sournois. Hein ? Ça, c'est de la mère. »

— « Vous n'allez pas dire du mal de votre femme ? Je vous le défends, » interrompit Laure.

— « Elle n'a fait qu'une chose de bien, » répondit Colombières, « c'est de mourir, hein ? »

— « Allons ! allons ! ne vous faites pas plus mauvais que vous n'êtes. Je vous ai vu, le jour où vous avez appris sa mort. Vous étiez très remué... Ne riez pas de ce rire-là. Philippe. Je n'aime pas

quand vous faites le cynique. Ce n'est pas vous, ça. Ce n'est pas vous... Voyons. Voulez-vous que je vous le confesse, moi, votre fils?... Tenez. Venez dîner tous deux, ce soir. Je n'ai personne. Vous vous en irez à dix heures. Je le garderai. »

— « Impossible, ma chère amie. J'ai invité quelqu'un au club. Et, quant à Guillaume, le reverrai-je seulement avant demain matin ? Je ne regrette pas de l'avoir pris avec moi, au contraire, je viens de vous le dire... Mais, tout de même... »

— « Vous êtes toujours moins seul qu'avant. Et puis, je vous le confesserai... Vous verrez que c'est vous qui ne savez pas le prendre. »

— « Il n'est pas prenable. Vous le voyez bien, vous, par votre fille, qu'il y a des cœurs qui sont comme noués, hein ? »

— « Il vous dit « papa, » répondit Laure, « et elle ne me dit pas « maman. »

Pour une fois, cette simulatrice, si profondément habituée à ruser qu'elle jouait la comédie toute seule dans sa chambre, devant son miroir, eut dans le regard une vérité. Colombières, qui n'était pas un homme à nuances, sentit pourtant celle-là. Il baisa la main de sa confidente, qui lui dit :

— « Venez-vous déjeuner, demain ? »

— « Mais oui, en rentrant du Bois. »

— « Amenez Guillaume. Il monte avec vous?... »

Oui. Alors venez tous deux dans votre costume de cheval. Je vous jure que je vous le confesserai. »

Un silence. Puis le duc :

— « Et l'après-midi, que fais-tu, demain ? »

— « Moi? Je suis libre, » avait répondu Laure.
« Je peux très bien aller prendre le thé chez toi. »

Ce dialogue était presque innocent, sauf ce tutoiement de la fin, lancé par l'intrigante avec ce regard. Pour un casuiste, il y aurait même là une trace de demi-vertu. Depuis l'installation de sa fille, rue de La Baume, Laure donnait tous ses rendez-vous amoureux hors de chez elle; ce qui, entre parenthèses, ne la changeait pas beaucoup de ses habitudes. Son goût de la double vie était trop d'accord, sur ce point, avec ses intérêts. Ce système de la galanterie en ville était une application logique de ce que Balzac, qui ne craignait pas les formules pédantes, eût appelé, bravement, la philosophie de la façade. Et il n'eût pas eu si tort. Les partis pris très prémédités de conduite amènent toujours ceux qui ont l'énergie de les concevoir à une vue générale de la vie humaine. Elle vaut celle des abstrauteurs professionnels de quintessence.

— « Alors, à demain, à déjeuner ici, puis chez moi, » conclut Philippe.

Elle insista, voyant qu'il continuait à être triste :

— « Et je te répète : ne sois pas inquiet sur Guillaume. »

Il hocha la tête et il eut, lui, dans le regard, une si profonde expression de douleur paternelle que, lui parti, Laure demeura quelques instants debout, à la place où il l'avait quittée, immobile. Elle fit le geste d'essuyer une larme qui lui était venue au bord des paupières en serrant la main de son

amant, et cette larme était presque involontaire. Ce dont on ne s'étonnera pas trop, si l'on a compris le caractère de cette femme, tellement complexe par son mélange de rouerie foncière et de délicatesse dans le détail de ses impressions! Elle ne discernait plus ses sentiments réels de ses sentiments joués, ses spontanités de ses réflexions, ses qualités, — elle en avait, — de ses vices. Et, comme on vient de le voir, la sensibilité du duc, de ce rude seigneur fait pour être un simple, était en train, à son contact, de se frelater autant que la sienne.

IV

Il y avait cinq heures que la porte cochère de l'hôtel Palmi s'était refermée sur la silhouette trapue du père de Guillaume, — et la soirée s'était passée pour l'aventurière, comme toutes les soirées se passaient quand elle ne recevait pas, avec la correction un peu cérémonieuse qui était l'air de la maison. Un caricaturiste humoristique, si la Dame du lieu eût jamais admis chez elle d'aussi redoutables observateurs qu'un Forain ou que ce Sem déjà nommé, aurait dessiné avec délices le respectable Joseph dans sa tenue de majordome, aidé par un valet de pied en livrée et servant le dîner de sa patronne en grande toilette, avec Louise